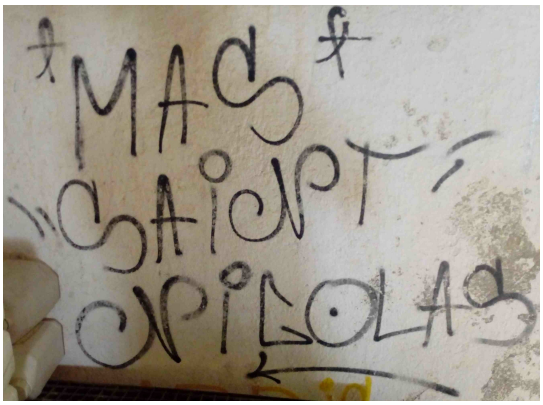
LE MAS SAINT-NICOLAS

par Jean-Jacques Salgon



Mas Saint-Nicolas, *Graffiti*, 2018. © J.-J. Salgon.

Le capitaine Marc-Antoine ne s'est pas illustré à la bataille de Pharsale et ne caracole pas sur un cheval aux côtés de Jules César. Il est au volant de son Ford Ranger gris métallisé et nous conduit, à travers le camp militaire des garrigues, jusqu'au mas Saint-Nicolas. Il est toujours plaisant de se voir autorisé à pénétrer dans une zone interdite et si l'on est, en plus, accompagné par les deux édiles de la mairie de Nîmes qui ont fait se lever pour nous les barrières, on se sent forcément quelqu'un d'important. Cela nous venge momentanément de n'être le plus souvent qu'une simple personne, un quidam, faute d'être parvenu à devenir ce glorieux *Personne,* ce *nobody* salvateur, que furent en leur temps Ulysse ou Pessoa.

Le Ford Ranger quitte bientôt l'ancienne route d'Uzès intégrée au camp militaire vers la fin du XXe siècle pour prendre sur la gauche un chemin de terre qui nous conduit jusqu'au mas, ou du moins jusqu'à ce qu'il en reste car il y a bien longtemps que les bâtiments ont perdu leurs toits. Mais les murs sont encore debout et se déploient en L au bord d'un terrain plat envahi par les herbes folles puisque personne n'est plus là pour le faucher. Tout autour s'étend la garrigue qui tient son

nom du chêne kermès qui la couvre (*garric* en occitan). Remercions l'armée de ce que cette vaste étendue de chênes verts, de cistes cotonneux, buis, romarins, genêts scorpions, ainsi que toute la sauvagine qui la peuple, aient pu être grâce à elle jusqu'ici préservées.

On gare le Ford Ranger à l'ombre d'un tilleul plus que centenaire avant d'explorer les lieux. Le ciel est d'un bleu limpide et un petit reliquat de mistral nous ventile agréablement le front.

Tout autour se dressent de grands arbres, cèdres majestueux, cyprès, pins centenaires, ifs, qui témoignent encore de l'opulence de ce qui fut jadis, dit-on, un florissant relais de poste sur la route de Nîmes à Uzès. Côté ouest, La façade empire, avec ses corniches, son fronton de temple grec, ses pilastres moulurés, ses allèges de briques rouges et ses alignements symétriques de baies en arc en plein cintre ou segmentés, justifie que soit encore employé par certains autochtones le nom de « château Saint-Nicolas ».

Mas Saint-Nicolas, Façade, 2018. © J.-J. Salgon.

Sous un fouillis d'arbustes on aperçoit les restes d'une antique toiture en pavés de calcaire qui recouvrait sans doute la voûte d'une citerne chargée de recueillir les eaux de pluie. Peut-être y a-t-il encore, ici ou là, enfouis sous des broussailles, quelques puits. Partout sont les traces de tous ces aménagements et dispositifs qui, dans les fermes d'antan, formaient l'agrément et le cadre traditionnel de toutes les activités agricoles et pastorales. Pour des générations de paysans, auxquels le *Théâtre d'Agriculture et Mesnage des Champs* d'Olivier de Serres avait servi de bible, ces activités furent beaucoup plus qu'un métier ou qu'un moyen de

subsistance : une forme de civilisation et d'être au monde. Ainsi, la présence de vieux plants de mûriers atteste qu'il y eut aussi, au mas Saint-Nicolas, une magnanerie.

On explore à présent les anciennes dépendances, écuries ou bergeries, caves à vin, avec dans leur prolongement une vaste salle qui tint peut-être lieu en son temps de salle à manger d'auberge et dont la voûte intacte porte sur sa clef la date probable de 1835. Comme cette salle possède encore sa large cheminée, elle est toujours régulièrement utilisée par les chasseurs qui y ont installé tables modernes et chaises baquets *vintage*. On les imagine très bien, ripaillant autour de cuissots de sanglier ou de salmis de bécasse, trinquant ou portant des toasts à la gloire de Saint-Hubert, profitant de l'absence des femmes pour échanger quelques blagues salaces, au fond aussi joyeux, rubiconds et bambochards que les villageois d'une scène de noce peinte par Brueghel le Jeune.

Pourtant, des souvenirs moins guillerets hantent encore les lieux. Car c'est bien ici, et dans ce qui était sans doute alors déjà une friche, que fut installé à la hâte, fin juin 1940, le camp d'internement dit « Camp de rassemblement des étrangers, dépôt 753 F ».

Il s'agissait d'y accueillir 2000 ressortissants étrangers, la plupart allemands ou autrichiens, juifs très souvent, tous partis du camp des Milles, et qu'un train fantôme venait de promener pendant 5 jours à travers le sud de la France.

Ce train avait été affrété pour les conduire vers un embarquement dans le port de Bayonne afin de les soustraire aux visées des nazis. En vertu de l'article 19 du traité d'armistice qui venait tout juste d'être signé[1], ceux-ci pouvaient désormais à tout moment exiger du gouvernement de Vichy que des détenus leur fussent livrés. Mais une rumeur ayant fait état de l'arrivée à Bayonne de « deux mille boches » (c'était eux mais dans la désorganisation et l'affolement de ces jours de débâcle, on les avait confondus avec les envahisseurs), le train fut refoulé et finit par venir s'échouer dans la banlieue de Nîmes, en gare de Courbessac.

---

[1] **Article 19.** « Tous les prisonniers de guerre et prisonniers civils allemands, y compris les prévenus et condamnés qui ont été arrêtés et condamnés pour des actes commis en faveur du Reich allemand, doivent être remis sans délai aux troupes allemandes. Le gouvernement français est tenu de livrer sur demande tous les ressortissants allemands désignés par le gouvernement du Reich et qui se trouvent en France, de même que dans les possessions françaises, les colonies, les territoires sous protectorat et sous mandat. Le gouvernement français s'engage à empêcher le transfert de prisonniers de guerre ou de prisonniers civils allemands de France dans les possessions françaises ou bien à l'étranger. »

Parmi ces détenus figuraient nombre d'intellectuels, d'artistes, de militants, qui avaient dû fuir l'Allemagne à la montée du nazisme et s'étaient réfugiés en France en pensant y être en sécurité. Plusieurs s'étaient établis à Sanary où ils formaient une sorte de communauté. L'écrivain Lion Feuchtwanger était l'un d'eux et raconte dans son livre *Le Diable en France*, les péripéties qui le conduisirent jusqu'au camp Saint-Nicolas et le séjour forcé qu'il y fit entre le 27 juin 1940, date d'arrivée du train à Nîmes, et la fin du mois de juillet où il parvint à s'évader.

On avait installé dans un pré, au pied des bâtiments, une centaine de tentes rondes et blanches, des marabouts, entourées de barbelés, et très vite, malgré le dénuement dans lequel se trouvaient nombre de détenus, le camp s'était transformé en une sorte de souk où les affaires de certains prospéraient.

« Les commerçants occupaient entièrement l'allée centrale qui passait entre les tentes. On y servait du café sur des planches que les propriétaires s'étaient procurées et où l'on pouvait prendre son café debout ou assis, comme dans un bar. On y trouvait des friandises, de la soupe chaude, des saucisses, de la viande froide. On y faisait de la musique. Les commerçants vantaient leur marchandise. Il y avait des stands où l'on exposait des chemises, des montres, des chaussures », ainsi Lion Feuchtwanger décrit-il l'ambiance du camp et précise plus loin : *« C'est le soir, surtout, quand le soleil se couchait, que notre camp de toile offrait un spectacle d'un romantisme exacerbé. Les chapiteaux blancs et pointus au milieu de ce paysage charmant, les feux qui fumaient devant les tentes, les hommes déguenillés qui attisaient les flammes. Il y avait de la musique et des chants dans les cafés et les restaurants, les cabarets et les cercles de jeu. »* Il prétend même qu'on mangeait mieux dans ces restaurants tenus par des Autrichiens que dans ceux de Nîmes et que les officiers du camp y invitaient souvent leurs amis. On pourrait presque croire, à lire ces passages, qu'il n'y avait rien de plus plaisant que de se retrouver interné dans ce camp. Cependant Feuchtwanger s'empresse de nous détromper en décrivant la puanteur des latrines, les moustiques et le déplorable état sanitaire dans lequel tout le monde se débattait : *« croyez-moi, lecteur, c'était abominable »* conclut-il.

C'est grâce à l'action de Varian Fry installé à Marseille par l'*Emergency Rescue Committee* (ERC) que Feutchwanger parvint, à la fin du mois de juillet, à s'évader : pour l'exfiltrer du camp, Varian Fry avait envoyé depuis Marseille une voiture pilotée par un jeune diplomate du consulat américain, lui-même assisté par l'épouse d'un codétenu qui connaissait les lieux. On cueillit Lion au retour d'une baignade dans le

Gardon et on le travestit en femme avant de le ramener jusqu'à Marseille. Plus tard, munis de faux papiers, il réussit, en compagnie de son épouse Marta, à passer la frontière espagnole et à s'embarquer à Lisbonne pour les États-Unis.

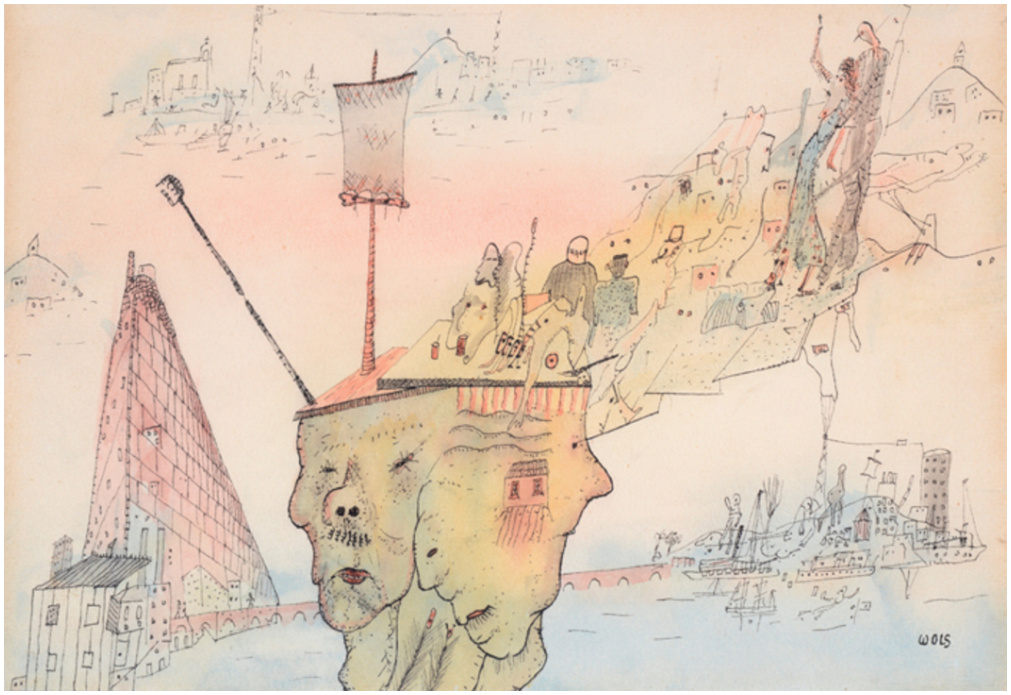
Mais il ne fut pas le seul « hôte » de marque du camp Saint-Nicolas, il y eut aussi le peintre Henry Gowa qui nous a laissé une magnifique toile intitulée *La Marche de Saint-Nicolas* où l'on peut voir les détenus chargés de leur barda et armé de bâtons marchant vers le camp des garrigues le jour de leur arrivée.

Henry Gowa, *La Marche de Saint-Nicolas*, huile sur toile, 1940.

Il y eut aussi Franz Hessel, écrivain, poète, traducteur de Proust, et son fils Ulrich. Tout deux avaient été embarqués à bord du train parti du camp des Milles. Ils furent libérés de Saint-Nicolas le 27 juillet 1940 grâce à l'action de Helen Grund qui avait échappé à l'internement. Franz avait rencontré Helen en 1913, au café du Dôme à Montparnasse, où elle évoluait dans les milieux artistiques, avec pour amis Marcel Duchamp, Walter Benjamin, Man Ray, Picabia, Marie Laurencin. Ils avaient eu deux fils, Ulrich et Stéphane. L'histoire d'Helen, qui partagea son amour entre Franz Hessel et le marchand d'art Henri-Pierre Roché a inspiré à ce dernier son roman *Jules et Jim* qui parut en 1953 et que Truffaut porta à l'écran en 1962. Il existe trois photo d'Helen nue, prises par Man Ray sur la plage du Pilat en 1925. Elle était d'une grande beauté, emmerdeuse dit-on, indépendante et assez foldingue. Elle se trouva magnifiquement réincarnée dans le personnage de Catherine jouée par

Jeanne Moreau dans le film de Truffaut. D'elle on tient cet aphorisme, qui d'une certaine façon la dépeint : « Il faut plusieurs hommes pour faire une femme ».

Il y eut Otto Wols, de son vrai nom Alfred Otto Wolfgang Schulze, artiste, photographe, surréaliste, alors âgé de 27 ans. À Paris, il avait connu par celle qui devint sa femme, Gréty Dabija, les artistes Hans Arp, Calder, Tzara, Giacometti. Il sera plus tard l'ami de Sartre et également de Henri-Pierre Roché. Au camp des Milles il avait retrouvé le dessinateur Hans Bellmer. Il y remplit des carnets d'aquarelles. Grace à Gréty, qu'il épousera en 1940, il acquerra la nationalité française et sera libéré du camp des Milles (où il était retourné après la fermeture de celui de Saint-Nicolas) le 29 octobre 1940. ils ne parviendront pas à émigrer aux États-Unis et se réfugieront à Dieulefit. Il mourra en 1951 empoisonné pour avoir consommé de la viande avariée.



Otto Wols, *Le Camp*, encre et aquarelle sur papier, 1940-41.

Il y eut aussi Max Ernst. Au début de la guerre Max vivait avec Leonora Carrington dans leur maison de Saint-Martin d'Ardèche. On a de magnifiques photos d'eux prises au hameau des Aliberts par leur amie Lee Miller. Quand la guerre éclata, en tant que ressortissant allemand[2], Max Ernst fut contraint de rejoindre le camp de rassemblement pour les étrangers à la maison d'arrêt de Largentière.

[2] En réalité, Max Ernst était apatride depuis 1933, date où sa déchéance de nationalité avait été prononcée par le Reich.

Le 20 octobre 1939, avec les autres détenus, il est transféré au camp des Milles. Fin décembre, grâce à l'action de Leonora et de Paul Éluard il parvient à être libéré et revient à Saint-Martin. Au moment de l'invasion allemande, en mai 1940, le camp des Milles est rouvert et Max se voit contraint d'y retourner. Un mois plus tard il fait partie des 2000 prisonniers montés à bord du train venu s'échouer à Nîmes.

Du camp Saint-Nicolas, Max Ernst réussit à s'évader fin juillet, ce qui n'est pas un exploit car le camp est très mal surveillé et les sentinelles ferment les yeux sur les allées et venues des prisonniers qui passent sous les barbelés pour filer jusqu'à Nîmes acheter des denrées et venir les revendre ensuite dans le camp. Pour les fuyards, le danger est plutôt de se faire prendre par les gendarmes qui surveillent les trains, les cars et les routes. Max effectue à pied les 60 kilomètres qui séparent le mas Saint-Nicolas de Saint-Martin d'Ardèche, marchant plutôt la nuit pour échapper aux contrôles. Arrivé de nuit à Saint-Martin d'Ardèche, il trouve sa maison squattée par des maquisards. Leonora l'a abandonnée pour fuir avec des amis vers l'Espagne. Ce sont peut-être ces maquisards qui le dénoncent, on ne sait pas, toujours est-il qu'au matin de cette première nuit des gendarmes viennent le cueillir dans cette maison et le renvoient au camp Saint-Nicolas. Pendant sa brève absence, le 4 août, la commission Kundt, chargée d'inspecter les camps en zone libre et d'y recenser les ressortissant allemands, est venue effectuer sa mission d'inspection à Saint-Nicolas. Devant l'état sanitaire déplorable du camp, cette commission a ordonné sa fermeture et le transfert de tous les prisonniers vers les Milles ce qui est fait fin août. Début septembre, Max se retrouve donc à nouveau interné aux Milles dont il ne tarde pas à s'évader. Après un court passage à Saint-Martin il peut ensuite rallier Marseille et la villa Air-Bel que Varian Fry loue pour y héberger les candidats à l'exil. Il y retrouve André Breton et Jacqueline Lamba entourés de leurs amis surréalistes, Wilfredo Lam, Victor Brauner, Óscar Domínguez, André Masson. Ayant rebaptisé la villa Air-Bel « Château Espère-Visa », tous ces artistes se réunissent régulièrement au café *Au Brûleur de loups*, sur le Vieux-Port, où ils s'emploient à redessiner les cartes du tarot de Marseille, attendant un providentiel visa pour émigrer vers les États-Unis.

Hans Bellmer, *Esquisse pour un portrait de Max Ernst*, 1939
Graphite et gouache sur papier. © Brooklyn Museum.

Après plusieurs mois Max Ernst finira par rallier Lisbonne (où il retrouvera Leonora en proie à des troubles psychiques qui lui auront déjà valu plusieurs hospitalisations). Enfin, au mois de juillet 1941, il s'envolera pour New-York en compagnie de sa nouvelle conquête, Peggy Guggenheim.

Mais revenons un peu au camp Saint-Nicolas. Durant ces deux mois de l'été 1940, tout ces artistes, écrivains, intellectuels, doivent forcément se reconnaître et se regrouper. Il faut donc imaginer tout ce beau monde assis sous les étoiles autour d'un feu de camp, vêtus de loques, et dissertant sur l'art, la politique, la littérature, la guerre. L'angoisse et les difficultés matérielles de la vie dans le camp créent des solidarités. Toutes les occasions sont bonnes pour tenter d'alléger le poids de ce séjour forcé. Le 7 juillet, c'est l'anniversaire de Lion Feuchtwanger, on s'est cotisés pour pouvoir acheter quelques denrées sortant de l'ordinaire ainsi que quelques bonnes bouteilles. C'est un temps suspendu qui sublime la vie troublée de ces hommes. Levons donc un verre à leur santé car ils n'en mènent pas large (la crainte d'être livrés aux nazis les taraude) même s'ils finiront bientôt par s'en tirer.

Je suis revenu une dernière fois rendre visite à tous ces fantômes. Le capitaine Marc-Antoine m'a facilité les choses et je suis autorisé à retourner seul sur les lieux.

En ce matin d'été le ciel est limpide, l'air pur, et sur la vieille route d'Uzès qui court à travers les garrigues, on aperçoit au loin les masses bleutées du mont Lozère et du mont Bouquet. Tout est conforme à ce que Lion Feuchtwanger décrit dans son livre et qu'il observe, au matin du 27 juin 1940, lors de sa marche de 15 kilomètres sur le chemin caillouteux qui conduit les prisonniers vers le mas Saint-Nicolas.

J'aperçois même comme lui un bus qui file en direction d'Uzès sur la départementale 979. Le temps semble arrêté, aucune troupe à l'entraînement pour venir troubler le silence et la paix qui règnent sur ces terres arides. C'est bien pour ça, d'ailleurs, qu'on m'a autorisé à y pénétrer. Je sais qu'en arrivant au mas Saint-Nicolas je vais être saisi par le calme profond et cet oubli du monde qui font la beauté des lieux, par ce sentiment d'éternité qui naît souvent au contact des ruines, surtout quand celles-ci, comme c'est le cas ici, sont désertées par les humains.

Le grand pré d'herbes folles, jauni par les ardeurs du soleil, est parsemé de chardons bleus que les bourdons et les vulcains assaillent. J'y repère aussitôt quatre mûriers, ce sont sans doute les survivants de ceux qui accueillirent Feuchtwanger le jour de son arrivée.

Mas Saint-Nicolas, Le Pré aux mûriers, 2018. © J.-J. Salgon.

Tout semble dévolu désormais à une vie sauvage qui ne parvient pas encore à effacer toutes les traces du passé. Des piérides du chou volètent auprès d'une touffe d'inules des montagnes, dédaignant les hampes fleuries des onagres et des saponaires. Passant derrière l'aile nord du mas je surprends une troupe de perdreaux qui s'envole dans un froufroutement d'ailes. Des rideaux de lierre montent à l'assaut des murs décrépis. Les figuiers rabougris portent déjà quelques fruits verts. Des compagnies de sangliers ont labouré les anciens vergers. Le chant lancinant des cigales semble venir de très loin. Par un long escalier de ciment je

m'élève jusqu'à ce qui fut jadis un premier étage mais que l'effondrement du toit a transformé en une vaste terrasse à ciel ouvert.

Mas Saint-Nicolas, Fenêtre, 2018. © J.-J. Salgon.

Depuis cette hauteur, la vue se déploie au nord vers le moutonnement des chênes verts qui couvrent les flancs du plateau Saint-Nicolas. Au sud on aperçoit encore de grands arbres, cèdres, pins sylvestres ou cyprès, certains quelque peu malmenés par la foudre. Tout semble chanter ici la vertu réparatrice de l'oubli et la vanité de l'histoire, l'omnipotence d'un monde dédaigneux des humains et l'énergie vitale qui l'anime.

Dans les broussailles qui bordent le pré, côté sud, je retrouve les restes des anciens barbelés, ces barbelés tout symboliques sous lesquels se glissaient les

prisonniers sous les regards conciliants des sentinelles qui, le plus souvent, étaient des tirailleurs algériens. Sous leur couche de rouille et dans cet embrouillamini vers lequel la loi de l'entropie les a entraînés, ils sont devenus presque semblables aux buissons qui les couvrent. Mais comme mon œil les distingue, ils redeviennent à mon passage ces sentinelles chargées de conserver et de réveiller la mémoire. Ce sont eux qui me font un instant percevoir la rumeur montée d'un camp peuplé de deux-mille hommes en captivité, les musiques échappées d'une guinguette improvisée, les éclats de voix d'une discussion passionnée et le claquement de la toile des tentes sous les assauts du mistral. Ces hommes n'avaient pourtant commis aucun crime, bien au contraire, mais ils avaient eu le tort de croire que la France pouvait accueillir et protéger des étrangers venus chercher chez elle un asile. Ces barbelés sont là aujourd'hui pour témoigner de la façon dont notre beau pays de France les a un jour traités.

Mas Saint-Nicolas, Barbelés, 2018. © J.-J. Salgon.

Nîmes, le 14 juillet 2018